

Atala Coulombe, infirmière québécoise au front

Alex Tremblay Lamarche

Numéro 141, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94442ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

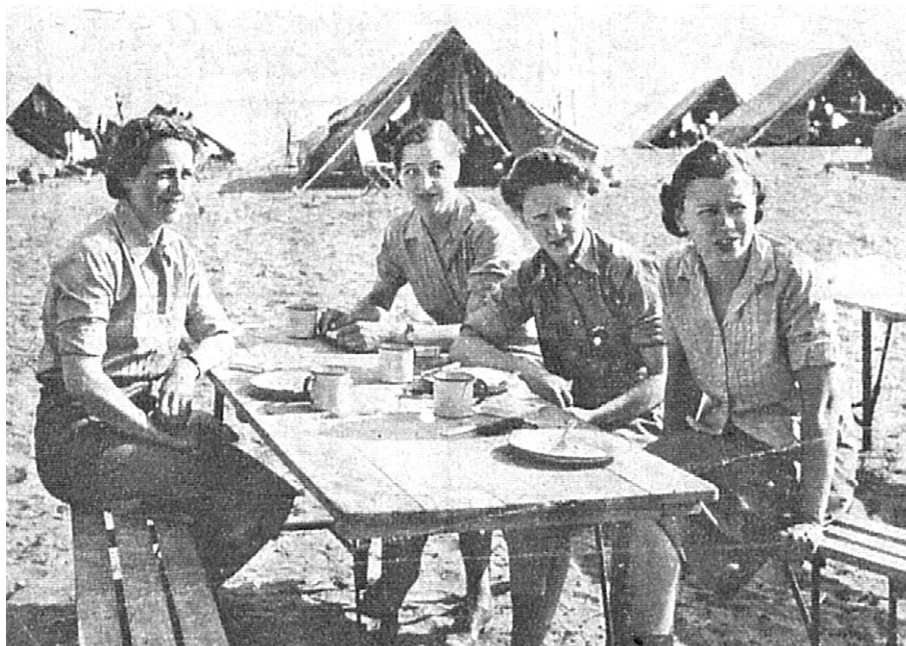
Citer cet article

Tremblay Lamarche, A. (2020). Atala Coulombe, infirmière québécoise au front. *Cap-aux-Diamants*, (141), 38–39.

ATALA COULOMBE, INFIRMIÈRE QUÉBÉCOISE AU FRONT

Peu de gens connaissent aujourd'hui le nom d'Atala Coulombe, mis à part les quelques personnes qui habitent la rue qui a été nommée en son honneur à Cap-Rouge. En effet, aucun historien ne s'est intéressé à ce jour à cette infirmière, même si elle fut l'une des premières Québécoises à servir outre-mer durant la Deuxième Guerre mondiale. Comme celle de bon nombre de Canadiennes françaises qui se sont engagées dans ce conflit, sa contribution demeure méconnue, et cet article souhaite remédier bien modestement à cette lacune en mettant en lumière son parcours.

Née le 17 décembre 1907 à Saint-Léon-le-Grand, Atala Coulombe grandit dans une famille nombreuse du Bas-Saint-Laurent qui semble plus aisée et cultivée que la moyenne. Si on en croit la tradition familiale, c'est à sa marraine (sa tante maternelle, Élise Morais) qu'elle devrait son prénom, Atala (sans « h », en référence au roman éponyme de François-René de Chateaubriand). Son père, Michel Coulombe, profite de l'expansion du chemin de fer dans la région pour créer un hôtel à proximité de la gare d'Amqui peu de temps après la naissance d'Atala. Cette dernière y passe son enfance, s'occupant avec ses sœurs de l'hôtel tout en fréquentant l'école locale. C'est que la famille paraît valoriser l'éducation. Il n'est donc pas surprenant de voir la jeune Atala quitter les siens pour Québec vers 1929 pour aller suivre une formation d'infirmière à l'Hôpital du Saint-Sacrement. Le décès de quelques-uns de ses frères et sœurs en bas âge et l'offre limitée de carrières pour les femmes à l'époque pourraient-ils expliquer ce choix? Malheureusement, les sources demeurent muettes à



Si Atala Coulombe, Henriette Matte, Éva Cayer et Gabrielle Rossignol sont heureuses de pouvoir parler en français à leur arrivée en Algérie, elles doivent abandonner leur uniforme bleu pour le « pratique khaki ». Afin d'éviter de contracter la malaria, elles sont tenues de porter un « battle-dress complet » une heure avant le coucher du soleil pour prévenir les piqûres de moustiques. On voit ici Atala Coulombe (à gauche) avec des collègues canadiennes-anglaises dans leur uniforme de jour, c'est-à-dire « une jupe en duck, et chemise de même couleur, khaki ». (Collection Denis Rhéaume).

ce sujet, mais c'est l'hypothèse que pose sa nièce Lisette Coulombe.

Atala demeure à l'Hôpital du Saint-Sacrement au terme de ses études et y œuvre comme garde-malade jusqu'au déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale. Dès le début du conflit, elle offre ses services au pays. Il faut dire que plusieurs membres de sa famille se mobilisent : son frère Louis-de-Gonzague s'enrôle également dès 1939 et demeurera en Angleterre pendant tout le conflit, tandis que le mari de sa sœur Rose-de-Lima, Jules-A. Brillant (avec qui elle a gardé le contact même si sa sœur est décédée en 1933), se porte volontaire pour assurer la coordination du financement pour l'emprunt de la Victoire dans le comté de Rimouski.

Au printemps 1941, après « un an et demi de service au pays », Atala est envoyée en Angleterre, où elle demeurera jusqu'au 1^{er} juillet 1943. Elle est rattachée à l'Hôpital n°15, un établissement de 1 200 lits installé à Bramshott, village situé à environ 80 kilomètres de Londres et à 40 kilomètres de Portsmouth. Pendant deux ans, elle y sera l'une des deux seules Canadiennes françaises sur les 90 infirmières que compte l'établissement. Fort heureusement, l'autre est une amie du nom d'Henriette Matte. Cette dernière vient également de l'Hôpital du Saint-Sacrement et laissera dans le *Bulletin des infirmières catholiques du Canada* un récit des quatre années qu'elle aura passées outre-mer, qui permet de découvrir son quotidien au

front avec Atala Coulombe. L'expérience n'y est, dans un premier temps, pas trop éprouvante. Tant que les troupes canadiennes demeurent à l'entraînement, les deux femmes peuvent avoir leurs permissions régulières (une semaine tous les trois mois, et une fin de semaine de trois jours et demi par mois), qu'elles utilisent pour visiter le pays. Le conflit, qui prend de l'ampleur, ne tarde toutefois pas à les rattraper, et, rapidement, elles se mettent à accueillir les blessés canadiens en provenance du front. Au matin du 19 août 1942, elles reçoivent l'ordre de classer leurs patients en vue de l'évacuation de l'hôpital. Le raid de Dieppe a commencé et l'établissement doit être prêt à admettre les blessés. Tout le monde est sur un pied d'alerte lorsque les premiers soldats arrivent vers 2 heures du matin, et nul ne se préoccupe « de savoir s'il pourra regagner son lit avant vingt-quatre heures, car c'est une procession d'ambulances jusqu'à ce que les trois cents blessés qui [leur] sont destinés soient arrivés à bon port ». Mai 1943 arrive et, de nouveau, le personnel de l'Hôpital n°15 doit évacuer ses patients. Ce n'est toutefois pas pour accueillir d'autres soldats, cette fois, mais pour fermer l'établissement et le transférer en Algérie. Après un voyage de dix jours à bord du *Nea-Ellis*, infirmières et médecins jettent l'ancre dans le port de Philippeville (aujourd'hui Skikda) le 11 juillet. L'invasion de la Sicile vient de commencer et il faut se préparer à accueillir les blessés. Vingt-deux infirmières supplémentaires sont parties d'Angleterre avec l'équipe de l'Hôpital n°15 pour en grossir les rangs. Parmi elles se trouvent deux collègues de l'Hôpital du Saint-Sacrement (Éva Cayer et Gabrielle Rossignol) qu'Atala Coulombe et Henriette Matte sont heureuses de retrouver. Après quinze jours passés au bord de la mer à attendre que l'hôpital soit mis en fonction, les quatre Québécoises filent vers le village arabe d'El Arrouch près duquel leur campement a été installé. L'établissement ne tarde pas à se remplir de patients. S'ils



Le 19 avril 1947, Atala Coulombe s'unit au lieutenant-colonel Alexandre (dit Nicky) Cannon. Elle s'entoure pour l'occasion de « sœurs d'armes » (les lieutenantantes Henriette Matte, Evelyn Phaneuf et Berthe Lambert) qui portent, tout comme elle, leur uniforme d'infirmière pour la cérémonie. Le couple s'installe au 1217, rue Forget et réintègre la vie civile. Après s'être illustré aux côtés du 22^e Régiment lors de la campagne d'Italie, Alexandre devient gérant chez Oval & Dish Co., puis sergent d'armes du Conseil législatif en janvier 1963. On voit ici le couple lors de son mariage. (Collection Madeleine Cannon).

ne sont que 347 à la fin de juillet, leur nombre s'élève à 1 013 un mois plus tard. À mesure que les Alliés gagnent du terrain en Italie, ils sentent le besoin de rapprocher leurs services médicaux. L'Hôpital n°15 est donc démantelé et son équipement empaqueté entre le 18 et le 23 décembre 1943 pour être transporté en Italie. Le 1^{er} février 1944, Atala Coulombe quitte l'Afrique avec ses collègues pour installer ses pénates à Caserta, petite ville au nord de Naples. Elle y demeurera jusqu'à la fin de la guerre, puis reviendra au Québec après un second séjour en Angleterre. À son retour, elle devient infirmière en chef de l'Hospice Saint-Charles et s'installe sur la rue Sainte-Ursule avec sa sœur Rose-Aimée, tout en fréquentant un officier de Québec qu'elle a connu en Angleterre pendant la guerre. Le jeune homme, qui répond au nom d'Alexandre (dit Nicky) Cannon, est issu d'une bonne famille de la Grande Allée. Son père, Lawrence Arthur Cannon, a été juge à la Cour suprême du Canada, tandis que sa mère, Corinne Fitzpatrick, est la fille de l'ancien lieutenant-gouverneur Charles Fitzpatrick.

Puisque les tourtereaux se sont tous deux illustrés pendant la guerre, c'est à la Citadelle de Québec qu'ils célèbrent leur mariage. Si l'union s'avère féconde (deux filles en naissent), elle en vient rapidement à battre de l'aile, et Atala retourne à l'Hôpital du Saint-Sacrement pour y œuvrer comme infirmière à la fin des années 1950. Elle souhaite ainsi pouvoir subvenir aux besoins de sa famille. Le couple se sépare vers 1962 et Atala continue à travailler dans cet établissement en service privé jusqu'à la fin des années 1960, moment où elle aurait pris une retraite bien méritée avant de s'éteindre le 8 mars 1985 à l'âge de 77 ans. Depuis, son œuvre, comme celle de la plupart des infirmières québécoises qui ont participé à la Deuxième Guerre mondiale, s'est tranquillement estompée dans la mémoire collective. L'histoire des Canadiennes françaises qui se sont rendues au front reste à faire, et il est grand temps de s'y mettre, avant que cette mémoire – encore portée par quelques enfants, neveux et nièces de ces femmes – ne s'efface à jamais.

Alex Tremblay Lamarche, historien